



*La Fenêtre du vent* L'Amourier éditions 2013

par Angèle Paoli (Europe N° 578 juin 2013)

D'apparence simple et transparente, le dernier récit de Jeanne Bastide, *La Fenêtre du vent*, semble promesse d'un univers à la fois poétique et familier. Pourtant, le titre-frontière – qui pose la pensée sur l'émouture de la lame – ouvre sur un monde autre. Un monde de vent, de lumière, de silence et de sang. Un monde absurde, tissé de contradictions, de cruauté et d'intolérables souffrances.

Dès l'incipit, la vie du narrateur bascule, d'une paisible vie de petit vigneron du midi à celle de conscrit appelé à se battre de l'autre côté de la Méditerranée pour *sauver l'Algérie et apporter la civilisation* sur des terres arasées par la "verticalité de la lumière" et par le vent. Ce temps-là est le temps de la guerre, le temps des violences subies par un pays mis à feu et à sac par les colonisateurs français. La voix de *La Fenêtre du vent* est celle du jeune Joseph, vigneron "pas assez riche, qui n'a pas pu payer son remplacement". La trame du récit est simple. Joseph arrive dans un pays d'exil, à la fois étrange et étranger. Il en repart, touché à mort par ce qu'il y a vécu : "La guerre ne m'a pas tué. L'amour m'a mis à mort", déclare Joseph avant d'aller retrouver le monde qui était jadis le sien et dont il n'est pas sûr qu'il le soit encore à son retour.

Entre ces deux extrêmes, il y a le vide, il y a l'attente. Il y a la quête d'un "point d'appui" dans le ciel pour échapper à la disparition et à la mort. Il y a l'attente d'un miracle. "C'est hier que le miracle est arrivé. Je dis miracle, je n'ai pas d'autre mot", confie Joseph. Le miracle s'incarne en Leila. Mais, avant l'apparition de "l'ange bleu", avant "le ravissement et la félicité", avant l'expérience de l'infinie caresse de la lumière, avant le désastre ouvert par la béance de l'absence, il y a la vie ordinaire dans un camp militaire, rivée à celle du casernement, au rythme des opérations menées, "expéditions dans les collines", pillages et tueries, à l'expérience irréversible du sang versé pour une cause dont le sens échappe et qui ne trouve en rien sa raison d'être dans les convictions hurlées par le capitaine : "On doit tenir son rang face aux indigènes. Que diable !" Il y a la peur, omniprésente et tenace ; et la découverte que la jouissance existe dans l'acte de tuer.

"Ce n'est pas que cette guerre me plaise, mais je suis surpris à jouir de ma propre violence. Une énergie m'a porté dans le massacre. Je me suis surpassé. La bataille est une rencontre au-delà de la peur. Émulation et détermination dit le capitaine."

Un homme double, ce capitaine, "spirituel et affable dans le privé", mais qui fait trancher les têtes sans jugement, acte nécessaire pour l'assise de son autorité.

Poursuivi par l'horreur du sang et par la "jouissance noire" d'une ivresse qu'il ne supporte pas, Joseph tresse le sang de la vigne avec le rouge qui l'obsède. Les images s'entrelacent qui mêlent formes et rouges : "Le raisin tombe, la tête tombe – le rouge coule. Et on continue à avancer – que diable !" La métaphore se file tout au long de la marche des hommes sous le soleil, dans la violence qui les conduit sur la voie de la mort : "Lourd, le soleil, longue la marche. Le jus de raisin coule sur mes tempes – dans mon dos." Ou encore : "Au bout de la vigne attend le cheval avec le tombereau sur la charrette. Une distance démesurée. J'avance pas à pas dans la chaleur rouge." Le chapitre se clôt sur le couperet du constat : "Le sang de la vigne n'a pas de fin."

La vigne a imprimé son graphisme dans la mémoire vacillante de Joseph. Elle a incrusté ses écritures dans les souvenirs du narrateur. Le sang de la guerre charrie avec lui les images du passé. Il ramène le "silence bruisant" de la Pierrotte, dont le "nom caillouteux" sied si bien à la vigne, la rose trémière qui "dodeline son pourpre", "les mains de Marie qui engendrent" le



“miracle” du pain, les mots de la mère et son âme. “Petites résurgences” que le “poète-paysan” croyait enfuies.

La vigne pervertit de “giclées de rouge” le monde qui l’entoure. À moins qu’il ne s’agisse de ses rêves : “Le sang bat jusque dans mes oreilles. Des lauriers-roses sanglants défilent dans ma tête, soldats grotesques.” Tenaillé par le doute, Joseph l’est aussi par la confusion qui l’habite et par la folie qui le guette : “J’ai tué – et dans l’odeur débraillée du carnage – je me sentais à la fois puissant et misérable. Je ne sais pas bien quoi faire de tout ça. Je crois que le rouge du sang s’est infiltré dans ma tête goutte à goutte. Je le crois, car souvent je vois rouge et n’ai plus alors de discernement. Je me débats comme pris dans un filet que je ne comprends pas.” Il fallait que quelque chose survienne. Qu’un miracle se produise, qui fasse reculer l’offensive du rouge. C’est par le “bleu” que ce miracle arrive. Celui de la silhouette entrevue “d’une jeune femme accroupie dans l’ombre”. “Une femme bleue et silencieuse”, qui “a ondoyé” Joseph “de sa parole” en le nommant Youssef.

“Depuis que je suis Youssef, quelque chose en moi s’est agrandi. De la lumière est entrée. Je suis autre. Je deviens... Je deviens celui que tu nommes. Leïla me recrée pour que je rentre dans son paysage.”

Sous la trame cruelle des événements, Jeanne Bastide tisse une toile de haute-lice, toute de sensibilité, de finesse et de poésie.



*La Fenêtre du vent* L'Amourier éditions 2013

par C.J. Sandher (Basilic N° 44 mai 2013)

Pour nous, lecteurs français, l’Algérie ne peut être qu’un pays imaginaire. Écorché au tamis de l’histoire, tenaillé de bout en bout par un cauchemar dont aucun habitant des deux rives n’a encore vraiment pu s’éveiller, ce pays, sitôt son nom prononcé, se dérobe à la description comme au commentaire. Et chaque mot tenté à son sujet se dédouble d’un autre, encore inexprimé, qui fait œuvre de sang, de souffle, de douleur, de honte et de rancœur, de silence et d’espoir, d’obscur et d’indicible, de crainte de connaître et de peur d’oublier. En ouvrant la *Fenêtre du vent*, ce n’est pas tant le souffle du désert ni le cri de mille suppliciés qui franchit la barrière ou le miroir des sens, que la présence, à nouveau, du songe et du mensonge à la surface opaque des réalités. Ses personnages ne sont pas tant des entités concrètes, des incarnations vraies, que les précipités d’une mythologie se drapant dans l’Histoire pour mieux la travestir. Car l’Histoire est bien là, et ses mirages meurtriers, l’État, l’armée, la guerre, à l’œuvre inexorable, au vouloir si semblable à la mort, ô jamais rassasiée.

Pour Joseph le conscrit, la vie se réfugie ailleurs. Dans l’œil de l’astre impitoyable qui d’en haut l’épie, dans le grain du chemin, dans un parfum d’arbre et de terre, dans le souvenir ultramarin d’un Liré viticole, dans un temps dont la durée ne peut s’envisager qu’en oubliant qu’il nous nourrit de son néant. Il est de l’âge où la rencontre est déjà dite, écrite, avant les mots qui en savent l’issue. Quand on vit de tuer, chaque jour, comme lui, la moindre étoffe librement frôlée, l’éclat d’un regard éperdu, celui de Leïla, la fille du Caïd de Tlemcen, se fait promesse d’échappée et chance d’un destin, fût-il asile provisoire et muet. L’amour ne se dit pas lorsque la mort à sa ration vous emploie chaque jour comme si la soif même de vivre s’étanchait dans sa main.

.../...



“ Ici, pour vivre, il faut dompter la mort ”, dit Joseph. Autant dire la vie impossible, et la quête perdue que l'on tente de soi dans le dédale du dedans quand le dehors jour après jour vous fait violence et ferme toute porte.

Hors du présent indéchiffrable il n'est donc de salut qu'à côté de la nuit. *Leïla*, en arabe. Mais pas n'importe quelle nuit : la nuit de l'année la plus noire, la plus longue des nuits, la nuit dont Shéhérazade ne pouvait s'éveiller sous peine de périr. La nuit qui laissera Joseph, sur le quai du retour, face à la mer devant lui vide, pour toujours un témoin de clarté.

